

LE PRÉSIDENT,
LE MALHEUR ET LA GUERRE
LA SPÉCIFICITÉ DU MOMENT ROOSEVELT

17

Dans ses mémoires, Andreï Gromyko rapporte une scène qu'il situe au palais de Livadia, lors de la conférence de Yalta. Accompagné du jeune diplomate et du ministre des Affaires étrangères Viatcheslav Molotov, Joseph Staline rentre d'une brève visite à Franklin D. Roosevelt, que l'épuisement condamne à rester au lit: « Nous descendions l'étroit escalier lorsque Staline s'arrêta soudain, sortit sa pipe de sa poche, la bourra sans se hâter et dit calmement, comme s'il se parlait à lui-même mais de sorte que nous puissions entendre: "Pourquoi la nature devait-elle le punir ainsi? Est-il pire que les autres hommes¹?" » S'il est impossible de confirmer leur authenticité, les propos prêtés au dictateur soviétique rejoignent ceux de nombreux témoins: au début de 1945, la fatigue de Roosevelt, commandant en chef des armées de son pays et leader de la « grande alliance », est visible aux yeux de tous. L'image du Président vieillissant offre un vif contraste avec celle du *happy warrior* de l'élection de 1932: le candidat démocrate, souriant et déterminé, s'engageait alors à « l'action, l'action maintenant » et promettait un *New Deal* aux Américains désorientés par la crise économique. L'étrange coïncidence entre la maladie d'un homme privé de l'usage de ses jambes et les épreuves endurées par ses concitoyens éclaire d'un jour singulier la carrière politique du trente-deuxième président des États-Unis. Sans verser dans une psychologie superficielle ni transformer Roosevelt en une figure christique se chargeant des souffrances de son peuple, il est

1. Andreï Gromyko, *Memoirs*, New York (N. Y.)-Londres, Doubleday, 1989, p. 98. (L'ensemble des citations de cet article provenant de références anglo-saxonnes a été traduit par l'auteur.)

permis au biographe de s'interroger sur ce « rendez-vous avec le destin » qu'il assigne lui-même, dans l'un de ses discours les plus retentissants, à la génération dont il fait partie².

L'ÉPREUVE PAR LE FEU

18 L'enfance de Franklin D. Roosevelt, qui grandit dans le monde privilégié de la haute société new-yorkaise, a toutes les apparences du bonheur. Ses débuts en politique, sur les traces de son cousin Theodore, sont couronnés de succès : sénateur siégeant à l'assemblée de l'État de New York, secrétaire adjoint à la Marine pendant les deux mandats de Woodrow Wilson, il est désigné par le parti démocrate comme colistier du gouverneur de l'Ohio, James M. Cox, lors de l'élection présidentielle de 1920. La défaite de ce dernier ne remet pas en cause l'avenir politique du jeune Roosevelt. À moins de 40 ans, il semble que son seul échec ait été le rejet de sa candidature au Porcellian, le plus élitiste des clubs de Harvard – c'est du moins ce que prétend sa femme, Eleanor, qui affirme que cette humiliation lui a permis de s'identifier aux exclus de la société³.

Au début du mois d'août 1921, alors que Roosevelt se repose en famille dans sa résidence canadienne de Campobello, il est brutalement frappé de paralysie. Les médecins diagnostiquent la poliomyélite, ou « paralysie infantile », pour laquelle aucun vaccin n'est alors disponible⁴. Rapatrié à New York, il entreprend de réapprendre à marcher. C'est un patient modèle, obéissant aux instructions qui lui sont données et soucieux de faire l'expérience de traitements nouveaux : il apprend à se déplacer avec de lourdes orthèses métalliques, bricole lui-même une chaise roulante et consacre une part importante de la fortune familiale à l'acquisition d'un domaine thermal en Géorgie – Warm Springs devient sa seconde patrie et fait de ce New-Yorkais un « homme du Sud ». Mais ses proches lui renvoient l'image de sa vulnérabilité : il est l'enjeu d'un conflit entre sa mère, Sara, qui souhaiterait qu'il se contente d'une existence paisible de

2. Franklin D. Roosevelt, « Acceptance Speech for the Renomination for the Presidency, Philadelphia », 27 juin 1936 ; mis en ligne par Gerhard Peters et John T. Woolley, « The American Presidency Project », Presidency.ucsba.edu.

3. Geoffrey C. Ward, *Before the Trumpet: Young Franklin Roosevelt, 1882-1905*, New York (N. Y.), Harper & Row, 1985, p. 236.

4. En 2003, des médecins américains avancent l'hypothèse d'un syndrome de Guillain-Barré, tout en admettant que, « plus de quatre-vingts ans après sa maladie, la cause de la paralysie de Roosevelt ne peut être établie avec certitude » (Armond S. Goldman *et al.*, « What Was the Cause of Franklin Delano Roosevelt's Paralytic Illness ? », *Journal of Medical Biography*, vol. 11, 2003, p. 232-240).

gentleman farmer, et sa femme, Eleanor, qui comprend que la perspective de reprendre sa carrière politique est essentielle à son équilibre.

Pendant sa « convalescence », Roosevelt met au point une véritable stratégie du quotidien, déployant des talents d'illusionniste pour faire croire à ses interlocuteurs que la paralysie totale de ses jambes est un handicap somme toute mineur. C'est à cette époque qu'il revêt l'apparence d'un homme au visage plein et aux larges épaules, confiant et toujours en mouvement. Dans ses mémoires, Eleanor parle d'« épreuve par le feu » pour décrire l'effet de la maladie sur son mari et son propre ajustement à une vie de famille bouleversée. Frances Perkins, dans les souvenirs qu'elle publie en 1946, décrit à son tour une « transformation spirituelle » dont il aurait émergé « avec une humilité d'esprit et une philosophie plus profonde »⁵. Cette interprétation est reprise et amplifiée par le réalisateur Dore Schary, « légende » de Hollywood et de Broadway, dans son film *Sunrise at Campobello* (1960), qui connaît un immense succès populaire et contribue à dessiner l'image du Président aux yeux des générations ultérieures⁶. Pourtant, sans méconnaître l'ébranlement que constitue l'épreuve de 1921 dans la vie de Roosevelt, la complexité de sa personnalité invite à la méfiance envers les reconstructions des proches et des hagiographes.

19

L'HOMME OUBLIÉ

Paradoxalement, la maladie joue un rôle dans le retour de Roosevelt à la politique en 1928. Al Smith, candidat du parti démocrate à l'élection présidentielle, le convainc de se présenter au poste de gouverneur de l'État de New York qu'il occupe lui-même depuis plusieurs années. Sans doute sous-estime-t-il le sens politique de son « ami Frank », qu'il tient pour un aimable dilettante aux capacités physiques réduites. Mais, alors que Smith est battu par le républicain Herbert Hoover, Roosevelt est élu gouverneur. Lorsqu'il prend ses fonctions le 1^{er} janvier 1929, il ne s'attend pas davantage que la plupart de ses contemporains au krach boursier du mois d'octobre, qui ne lui inspire que des propos convenus et rassurants. Pourtant, l'état de l'économie se dégrade rapidement : les difficultés de l'agriculture prennent un tour tragique, la production industrielle s'effondre, un chômage massif atteint des niveaux sans précédent.

5. Frances Perkins, *The Roosevelt I Knew*, New York (N. Y.), The Viking Press, 1946, p. 29.

6. Avant d'être un film, *Sunrise at Campobello* est d'abord une pièce de théâtre : Dore Schary, *Sunrise at Campobello*, New York (N. Y.), Random House, 1958.

Les dispensateurs traditionnels de l'aide sociale – organisations caritatives, municipalités, États – sont dépassés par l'ampleur de la tâche. Lorsqu'en 1931 la faillite d'établissements de crédit d'Europe centrale déstabilise le Vieux Continent, la crise devient mondiale et semble échapper à toute tentative concertée des gouvernements de lui trouver une solution internationale. À l'échelle de responsabilité qui est la sienne, Roosevelt fait face à la situation en créant la Temporary Emergency Relief Administration (TERA), qui vient en aide aux chômeurs de l'État de New York. Elle contribue à la réputation nationale du gouverneur, qui fait partie des candidats les plus en vue pour l'élection présidentielle de 1932.

20 Avant d'être désigné par son parti, Roosevelt prononce plusieurs discours qui frappent les esprits. Dans son allocution radiophonique du 7 avril 1932, il place « l'homme oublié à la base de la pyramide économique⁷ » au premier rang de ses préoccupations, s'exposant aux attaques de ses adversaires, qui l'accusent d'entretenir un climat de lutte des classes. Mais il donne aussi une image de détermination et de compassion, qui contribue à son succès lors de la convention démocrate de Chicago.

L'humanité de Roosevelt tranche avec l'immobilisme du président sortant, politicien maussade qui proclame contre toute évidence l'imminence du retour de la prospérité. À bien des égards, cette caricature est inexacte : tout au long d'une carrière brillante qui lui a permis d'acquérir une expérience internationale peu commune à Washington, Hoover a amplement mérité ses surnoms de *Great Engineer* et de *Great Humanitarian*. Son action en faveur des populations civiles de Belgique occupée en 1914 et des victimes de la crue du Mississippi en 1927 donne du crédit à sa fameuse déclaration de 1928 : « En Amérique aujourd'hui, nous sommes plus près du triomphe final contre la pauvreté que jamais auparavant dans l'histoire d'aucun pays⁸. » À la fin de sa présidence, il prend une série de décisions préfigurant certains des programmes du *New Deal*, ainsi lorsqu'il crée la Reconstruction Finance Corporation, qui apporte une aide fédérale d'urgence aux entreprises et aux banques en difficulté. Mais la marche sur Washington des anciens combattants, accompagnés de femmes et d'enfants, achève de détériorer son image aux yeux de ses concitoyens. Les soldats de la *Bonus Army*, qui incarnent à

7. Franklin D. Roosevelt, « Radio Address From Albany, New York: The "Forgotten Man" Speech », 7 avril 1932, Presidency.ucsb.edu.

8. Herbert Hoover, « Address Accepting the Nomination », 11 août 1928, in *Public Papers of the Presidents of the United States: Herbert Hoover, Containing the Public Messages, Speeches and Statement of the President*, Washington (D. C.), US GPO, 1974, p. 499; disponible sur Ecommcode.com.

la fois les souffrances de la guerre et celles de la crise économique, campent sur le terrain d'Anacostia Flats. Après que des heurts avec la police ont fait deux victimes, le Président décide de faire intervenir l'armée, sous le commandement du général Douglas MacArthur. Les anciens combattants sont dispersés avec brutalité et leur camp incendié. Si MacArthur a outrepassé les ordres qui lui ont été donnés, c'est Hoover qui apparaît comme le responsable de la « bataille d'Anacostia ». Au nom de quelle ascèse ce parfait honnête homme s'est-il interdit d'exprimer son émotion en public ? Le 8 novembre, il est battu sans appel par son adversaire.

DR. NEW DEAL ET SES AMIS

Entre la victoire de Roosevelt et son investiture le 4 mars 1933, les États-Unis traversent l'hiver le plus dramatique de la Grande Dépression. Le chômage atteint 25 % de la population active; des millions d'Américains sont dépendants de l'aide d'urgence dispensée localement; les revenus de ceux qui conservent leur emploi ont diminué spectaculairement. Les derniers jours de « l'interrègne » voient la crise bancaire atteindre son paroxysme; début mars, l'économie du pays est au point mort.

21

Roosevelt prête serment dans un climat d'extrême tension. Il proclame avec force sa conviction que les États-Unis survivront à la crise et appelle ses concitoyens à vaincre la peur, « la peur elle-même – une terreur sans nom, irraisonnée, injustifiée, qui paralyse les efforts nécessaires pour transformer une retraite en marche en avant⁹ ». Dès les premiers jours de sa présidence, il passe à l'action: après la proclamation d'une *bank holiday* et le vote d'un *Emergency Banking Act*, les banques américaines reprennent leur activité; pendant les cent premiers jours, le Congrès vote des lois ambitieuses dans les domaines de l'agriculture, des grands travaux, de l'aide sociale d'urgence, de l'équipement hydro-électrique de la vallée du Tennessee, de l'organisation de la production et des droits des ouvriers de l'industrie, etc. Cet activisme législatif ne met pas fin à la Grande Dépression, mais il donne aux Américains le sentiment justifié que l'État fédéral s'est mis en mouvement. La crédibilité durable de Roosevelt est fondée sur le souvenir des premiers temps de sa présence à la Maison Blanche: au cours des années qui suivent, au plus fort des tensions internationales, il ne manque pas de rappeler les conditions dans lesquelles ce pacte de confiance avec ses concitoyens s'est établi. C'est le cas le 29 décembre 1940, au moment où les

9. Franklin D. Roosevelt, « Inaugural Address », 4 mars 1933, Presidency.ucsb.edu.

États-Unis se transforment en « grand arsenal de la démocratie » : « Ce soir, en présence d'une crise mondiale, mon esprit se transporte huit ans en arrière, à une nuit au milieu d'une crise intérieure. C'était un temps où les roues de l'industrie américaine s'immobilisaient en grinçant, où l'ensemble du système bancaire de notre pays avait cessé de fonctionner. Je me souviens nettement qu'alors que j'étais assis dans mon bureau de la Maison Blanche, me préparant à parler au peuple américain, j'avais devant les yeux l'image de tous ces Américains à qui je parlais. [...] Ce soir, je veux faire la même chose, avec les mêmes gens, dans cette nouvelle crise à laquelle l'Amérique doit faire face¹⁰. »

22 Les « causeries au coin du feu » de Roosevelt sont écoutées par des millions d'auditeurs, qu'il appelle « ses amis » et qui lui font part de leurs réactions dans d'innombrables lettres. Il se montre aussi très soucieux de maîtriser son image : des instructions sont données pour qu'il ne soit pas photographié en chaise roulante, porté par ses gardes du corps ou marchant à l'aide de béquilles¹¹. Cela ne signifie pas que les Américains ignorent sa maladie : ils sont nombreux à envoyer des pièces d'une *dime* à la Maison Blanche pour collecter des fonds finançant la recherche d'un vaccin contre la polio¹². S'il parle rarement de son infirmité, Roosevelt aime à se présenter en médecin de l'Amérique, métaphore qui trouve un écho dans la presse, notamment sous la forme de caricatures. Dans son discours sur l'état de l'Union de janvier 1935, il compare ainsi l'économie américaine à un homme malade : « Quand un homme est convalescent, la sagesse dicte non seulement de traiter les symptômes, mais aussi d'en éliminer la cause¹³. »

Le mot *recovery*, qui est employé pour désigner la reprise de l'activité économique, signifie aussi « guérison ». Celle-ci reste longtemps hors d'atteinte. Une fois dissipée l'euphorie des cent premiers jours, la persistance des difficultés économiques et la montée des revendications sociales et politiques conduisent Roosevelt à institutionnaliser les mesures d'urgence : c'est le « second *New Deal* », dont le *Social Security Act* constitue l'élément le plus important et le plus durable. Le thème de la

10. Franklin D. Roosevelt, « The Arsenal of Democracy », causerie au coin du feu du 29 décembre 1940, in Russell D. Buhite, David W. Levy (dir.), *FDR's Fireside Chats*, Norman (Okla.), University of Oklahoma Press, 1992, p. 164-173.

11. Betty H. Winfield, *FDR and the News Media*, New York (N. Y.), Columbia University Press, 1994, p. 114-116.

12. Une *dime* vaut dix *cents*.

13. Franklin D. Roosevelt, « Annual Message to Congress », 4 janvier 1935, Presidency. ucsb.edu.

sécurité prend une consistance de plus en plus forte dans la rhétorique présidentielle. Dans son message au Congrès de juin 1934, Roosevelt place au premier rang de ses objectifs « la sécurité des hommes, des femmes et des enfants de ce pays¹⁴ » ; lors des travaux préparatoires à la rédaction du *Social Security Act*, il entend leur offrir une protection sociale « du berceau à la tombe ». Bien que cet idéal ne soit pas atteint – l’assurance chômage et l’assurance vieillesse sont mises en place, mais l’assurance santé est abandonnée en cours de route¹⁵ –, la loi de 1935 demeure à ce jour la fondation du système de protection sociale aux États-Unis.

S’interrogeant en mai 1940 sur le bilan du *New Deal*, le magazine *The New Republic*, qui lui est favorable, reconnaît qu’il n’a permis ni de surmonter la stagnation de l’économie ni d’éradiquer le chômage, mais souligne aussi « le changement étonnant qui s’est produit en huit ans dans notre manière de penser nationale¹⁶ ». Désormais, en effet, l’individu ne porte plus seul la responsabilité de ses difficultés économiques : c’est à la société qu’il revient de le protéger des risques du chômage et de la vieillesse. Les Américains, toujours selon *The New Republic*, ont réaffirmé que « le pays existe pour le bien-être et le bonheur de tous ses habitants et que, lorsque cette condition n’est pas remplie, la réforme s’impose [...] »¹⁷.

23

DR. WIN-THE-WAR

The New Republic attribue l’enlisement du *New Deal* au retour du conservatisme aux États-Unis et aux menaces de guerre. Les racines de l’isolationnisme des années 1930 sont profondes : elles remontent au « discours d’adieu » de George Washington adjurant ses concitoyens de se tenir à l’écart des querelles du Vieux Continent. La mémoire de la Première Guerre mondiale lui donne une vigueur nouvelle : beaucoup d’Américains sont convaincus que leur pays est entré en guerre pour servir les intérêts des marchands d’armes et des financiers de Wall Street. Contraint de promulguer des lois de neutralité qui limitent considérablement sa marge de manœuvre, Roosevelt ne s’attaque pas de front au

14. Franklin D. Roosevelt, « Message to Congress », 8 juin 1934, SSA.gov.

15. Sous la pression des élus du Sud, le *Social Security Act* exclut de ses bénéficiaires les travailleurs agricoles et les domestiques, qui sont pour le plus grand nombre des Afro-Américains.

16. « New Deal in Review 1936-1940 », *The New Republic*, 20 mai 1940, p. 707-708 ; repris in Howard Zinn (dir.), *New Deal Thought*, Indianapolis (Ind.)-Cambridge, Hackett Publishing Company, 1966 ; rééd. 2003, p. 416-420.

17. *Idem*.

sentiment majoritaire; lorsque l'occasion lui est donnée, il ne manque pas de rappeler qu'il est sensible aux souffrances engendrées par la guerre. Pendant la campagne de 1936, il prononce un discours à la Chautauqua Institution: « J'ai vu la guerre. J'ai vu la guerre sur terre et sur mer. J'ai vu le sang couler [des plaies] des blessés. J'ai vu des hommes cracher leurs poumons gazés. J'ai vu les morts dans la boue. [...] Je déteste la guerre ¹⁸. » Franklin D. Roosevelt, à la différence de son successeur Harry S. Truman, n'est pas un ancien combattant; secrétaire adjoint à la Marine, il n'a fait l'expérience des tranchées qu'à l'occasion d'une visite d'inspection pendant l'été 1918, et il est douteux que ses jours, à aucun moment, aient été en danger. Mais de tels propos, renouvelés à plusieurs reprises, attestent qu'il n'engagera pas son pays dans la guerre « d'un cœur léger », à la manière de l'infortuné Émile Ollivier en 1870.

24 Alors que ses discours accordent une place de plus en plus grande aux questions internationales, Roosevelt continue de faire usage d'un vocabulaire médical. En octobre 1937, il suggère de « mettre en quarantaine » les pays responsables de « l'épidémie de désordre mondial »¹⁹. Après l'entrée en guerre de son pays, il déclare avec humour, lors d'une conférence de presse, que le *Dr. New Deal* a été remplacé par le *Dr. Win-the-War*²⁰. S'il se compare à un médecin empreint de sollicitude pour son patient, sa compassion ne se manifeste pas par un dolorisme exaltant les souffrances des victimes de la guerre – *a posteriori*, le reproche légitime peut lui être fait d'être resté silencieux au sujet de la plus grande des violences de guerre, l'extermination des Juifs d'Europe. Mais le thème de la sécurité, étendu à tous les citoyens du monde, continue d'occuper une place centrale dans la rhétorique du commandant en chef. Avant même que les États-Unis n'entrent en guerre, il évoque en janvier 1941 un « monde fondé sur quatre libertés humaines essentielles »; aux libertés d'expression et de conscience, il ajoute « être libéré du besoin » et « être libéré de la peur ». En août, il obtient de Winston Churchill que « des conditions de travail améliorées, le progrès économique et la sécurité sociale » fassent partie des huit « principes communs » de la « charte de l'Atlantique ». Dans son discours sur l'état de l'Union de janvier 1944, il en appelle à la mise en œuvre d'une « seconde déclaration des droits »: droit à un travail utile et rémunérateur, à un salaire suffisant, à un logement décent,

18. Franklin D. Roosevelt, « Address at Chautauqua, N. Y. », 14 août 1936, Presidency.ucsbs.edu.

19. Franklin D. Roosevelt, « Address at Chicago », 5 octobre 1937, Presidency.ucsbs.edu.

20. Franklin D. Roosevelt, « Excerpts from the Press Conference », 28 décembre 1943, Presidency.ucsbs.edu.

à l'éducation, aux soins médicaux. Ces objectifs ambitieux ne donnent pas lieu à une relance du *New Deal*, mais ils inspirent néanmoins le vote du *GI Bill of Rights*, qui exprime la reconnaissance de la nation envers les soldats démobilisés.

MORT AU COMBAT

Roosevelt, qui rend hommage aux Américains tombés au champ d'honneur en les citant parfois par leurs noms dans ses « causeries au coin du feu », considère que son rôle de président est de faire accepter, par ses concitoyens, les sacrifices requis par l'effort de guerre. Cependant, il ne se présente pas lui-même en victime sacrificielle : rien, dans ses discours, ne rappelle le Pétain de 1940 faisant « à la France le don de [sa] personne pour atténuer son malheur ». Mais le poids des responsabilités et la fatigue occasionnée par ses voyages transatlantiques contribuent à la détérioration de son état de santé. La maladie, niée avec panache depuis si longtemps, semble le rattraper : mal soigné par des médecins qui ne disposent pas des moyens de traiter l'hypertension artérielle, ses forces le trahissent. Nombreux sont les observateurs qui s'en alarment et notent son courage. Cisellant dans ses *Mémoires de guerre* un portrait sans concessions, Charles de Gaulle y fait allusion dans un passage expliquant les raisons pour lesquelles le Président le considérerait « sans bienveillance » : « [Roosevelt], appliqué à séduire, mais gêné au fond de lui-même par l'infirmité douloureuse contre laquelle il luttait vaillamment, était sensible aux reproches et aux brocards des partisans²¹. » Pour retenue qu'elle soit dans son expression, l'admiration de De Gaulle semble sincère. Le général laisse à d'autres le soin d'instruire le procès d'un président malade et, selon lui, ignorant des réalités européennes : dans *Yalta ou le partage du monde*, Arthur Conte campe à l'intention du public français un Roosevelt crépusculaire : « En ce moment [...], il n'a pas le physique de sa puissance. [...] S'il est vrai que pour faire de la grande politique, il faut avoir une grande santé, tout est à craindre pour lui de cette conférence²². » Le portrait charge brossé par Conte est très éloigné de la réalité : affaibli, certes, le Président n'est pas un malade sous influence, manipulé par son entourage ou berné par un interlocuteur démoniaque.

Mais lorsque Roosevelt, de retour de Yalta, présente aux législateurs

21. Charles de Gaulle, *Mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2000, p. 342.

22. Arthur Conte, *Yalta ou le partage du monde*, Paris, Robert Laffont, 1964, p. 229-230.

du Congrès les résultats de la conférence, il invoque son état de fatigue pour justifier qu'il s'adresse à eux assis sur sa chaise roulante : « J'espère que vous me pardonnerez pour cette posture assise inhabituelle pendant l'exposition de ce que j'ai à vous dire, mais je sais que vous comprendrez que cela rend les choses bien plus faciles pour moi de ne pas avoir à transporter dix livres d'acier au bas de mes jambes [...] »²³. » Cet aveu exceptionnel précède un discours très applaudi, dont les auditeurs ne manquent pas de remarquer qu'il est prononcé par un homme à bout de forces. Sam Rosenman, le plus ancien et le plus fidèle de ses *speechwriters*, constate avec tristesse : « Le poids écrasant de douze années de présidence commençait à être de plus en plus évident »²⁴. »

26 C'est afin de prendre du repos que Roosevelt quitte Washington pour sa résidence de Warm Springs, en Géorgie, où il meurt le 12 avril 1945. L'événement suscite une intense émotion aux États-Unis et dans le reste du monde. Pour le *Philadelphia Inquirer*, « il a donné sa vie pour son pays aussi authentiquement que le soldat tombé au feu. [...] Il n'aurait pu souhaiter une plus belle épitaphe »²⁵. » Pourtant, le président du *New Deal* et de la Seconde Guerre mondiale, qui a échappé de justesse à une tentative d'assassinat à quelques jours de sa première investiture, n'a pas rejoint Lincoln, Garfield, McKinley et Kennedy dans le panthéon des présidents-martyrs. Dans la mémoire collective, il reste cet homme souriant et confiant qui a su convaincre ses concitoyens, comme le proclamait la chanson de sa campagne de 1932, que « les jours heureux étaient de retour ».

23. Franklin D. Roosevelt, « Address to Congress on the Yalta Conference », 1^{er} mars 1945, Presidency.ucsb.edu.

24. Samuel I. Rosenman, *Working with Roosevelt*, New York (N. Y.), Harper & Brothers, 1952, p. 528.

25. Donald P. Geddes, *Franklin Delano Roosevelt. A Memorial*, New York (N. Y.), The Dial Press Publishers, 1945, p. 67.

R É S U M É

Vainqueur de quatre élections successives, Roosevelt dirige les États-Unis pendant une période exceptionnellement longue de douze ans, du 4 mars 1933 au 12 avril 1945. Par la force de sa personnalité et la vigueur de son action, il constitue à lui seul un facteur d'unité à un moment où les Américains traversent deux crises majeures, la Grande Dépression et la Seconde Guerre mondiale. La coïncidence entre la maladie d'un homme privé de l'usage de ses jambes et les épreuves de ses concitoyens éclaire d'un jour singulier sa carrière politique.

